

L'ENJEU DE LA PAROLE OU LA PAROLE MISE EN JEU

Nadia KACHA *

Résumé

Le groupe libère la parole. C'est ce que tente de démontrer l'auteur par la mise en place d'un groupe de parole de femmes victimes de terrorisme. Des femmes, dont les défenses étaient le silence et l'évitement recourent aux mots, à la parole. Plus encore, le rire peut reprendre sa place et concerner toutes les participantes.

Mots clés : parole, groupe, enjeux, enveloppe, limite.

ملخص

المجموعة تحرر الكلمة، هذا ما يحاول الكاتب تبينه بوضع مجموعة الكلام (groupe de parole) تخص النساء ضحايا الإرهاب. نساء، كانت دفاعاتهن الصمت، التجنب و اللجوء إلى الكلمات و الكلام. أكثر من هذا، حتى الضحك بإمكانه أن يستعيد مكانه وأن يخص جميع المشاركات.

الكلمات الأساسية: كلام، مجموعة، رهان، غلاف، حدّ.

* SARP.

*L*e centre de Sidi moussa¹ est une structure qui propose une prise en charge psychologique et sociale gratuite aux victimes du terrorisme. Il se situe au cœur d'une zone qui a connu l'horreur des massacres de 1997 : Bentalha, Raïs, Larbâa. L'évocation de ces seuls noms nous fait encore frémir : massacres collectifs, familles décimées, corps démembrés, étêtés, brûlés... Ces populations ont vécu l'innommable, l'effroyable, l'irreprésentable.

Le but de se rapprocher d'elles, d'aller vers elles, sachant que le traumatisme fige, désorganise et laisse la personne perdue et sans repère.

Ce centre est animé par une équipe d'une dizaine de personnes, principalement des femmes (9 femmes, 2 hommes), toutes affichent leur appartenance à la modernité. L'essentiel des consultants sont des enfants et des femmes, celles-ci portent toutes le Hidjab (tenue vestimentaire composée d'une longue robe et d'un foulard qui couvrent tout le corps), elles sont, en général, illettrées et, pour la plupart, ne sont jamais sorties à l'extérieur de la maison avant le terrorisme. La distance entre ces deux univers de femmes est immense, pourtant une rencontre a réellement eu lieu.

Le risqué que nous prenions pour elles a été apprécié. Nous étions un repère solide, avec en même temps un côté maternel et maternant parce que nous nous situions dans le soin et la reconnaissance de la douleur de l'autre, un côté phallique, parce que vécues comme courageuses et bravant les interdits du milieu.

Ce lieu a été très vite investi, les victimes le vivant comme un refuge où elles étaient reconnues. La salle d'attente devenait un espace de rencontre, de retrouvailles. Mais comment aider efficacement et de manière thérapeutique ces personnes si meurtries ? L'investissement qu'elles faisaient de la structure et la capacité qu'elles avaient à se retrouver ensemble, nous a incité à mettre en place un groupe de parole.

Comme on le sait, le groupe est une bonne indication thérapeutique car il permet par son côté contenant de travailler les limites dedans/dehors, de restaurer les enveloppes, le narcissisme et l'identité ébranlée.

1. Etablissement de la SARP, situé dans un village agricole à 10 km d'Alger.

Si l'indication thérapeutique nous paraissait évidente, nous étions cependant conscientes de la difficulté de donner la parole à des femmes qui culturellement n'ont jamais eu ce droit. De plus, l'omerta islamiste, l'interdit de parole instauré par les terroristes venait renforcer cette difficulté.

Dans ce contexte, la parole était un enjeu de pouvoir, nous prenions le risque de la mettre en jeu et de nous en servir.

C'est l'histoire de ce groupe de femmes réunies par la parole que je vais tenter d'exposer.

Mise en place du groupe

Ce groupe a été conduit en cothérapie¹. Il se composait de 6 personnes, des femmes qui ont toutes vécu des événements traumatiques majeurs (bombes, attentats, massacres). Elles ont toutes perdu des êtres chers, mari, frères, sœurs, enfants et sont pour certaines d'entre elles marquées dans leurs corps (blessures, viol).

Les séances étaient hebdomadaires et duraient 1 heure, le groupe était fermé. Il a duré un an et demi.

La consigne essentielle était la confidentialité et la liberté de parole. Aucun thème n'était choisi par les animatrices, ce sont les participantes qui organisaient la parole.

Les thérapeutes se sont toujours présentées comme garantes d'un cadre, d'un espace de parole que le groupe pouvait utiliser à sa guise.

Nous n'intervenions pas, sinon pour reformuler ou souligner un élément qui nous paraissait significatif. Les interventions quand elles avaient lieu, étaient toujours groupales, jamais individuelles.

Notre travail était de rendre possible un nouage pour restaurer le lien, de favoriser le tissage d'une enveloppe suffisamment solide pour qu'elles puissent y déposer leur vécu de souffrance.

6 hidjabs / 2 pantalons, 6 khimars (foulards cachant les oreilles et le cou) / 2 têtes nues, nous étions découvertes, nues « aârianines » (locution pour signifier le fait de n'être pas vêtues selon la norme religieuse), elles, étaient couvertes, protégées, « mastourines » (« protégées » des regards masculins, et habillées selon les normes religieuses).

1. Mme Bouatta, psychologue, moi même.

Comment former un ensemble cohérent avec tout ce que véhiculaient ces attributs ?

Pourrons nous construire quelque chose ensemble, cette question nous préoccupait. Nos inquiétudes ont été très vite balayées, notre appartenance n'a posé problème à aucun moment : nous étions 8 femmes, c'est la détresse des femmes qui nous réunissait. Nous partagions une condition de victimes de la société, c'est sur ce constat que le premier lien s'est formé.

Histoire d'un contenant ou comment la parole fait lien et devient l'objet du lien

La confidentialité va prendre une place de première importance, la notion de parole va être au cœur du groupe.

Dans le contexte de terreur dans lequel vivaient ces femmes, la méfiance a été leur seule défense. C'est grâce à celle-ci qu'elles sont encore en vie. Elles devaient pour survivre n'avoir foi en personne et surtout se taire.

Or, dans cet espace, nous leur demandions, non seulement de nous faire confiance, de se faire confiance les unes et les autres, mais encore de se laisser aller à la parole.

Cette notion de secret du groupe rappelait l'interdit qu'elles avaient du s'imposer pour survivre, il était associé à la mort ;

Comment laisser sortir la parole quand la parole tue !

La réalité venait renforcer ce sentiment puisque le père de l'une d'elles avait été tué par les terroristes « parce qu'il n'avait su tenir sa langue ». Comment se permettre alors de transgresser ?

L'enjeu de ce groupe allait donc être la parole.

Elles prendront le risque de mettre en jeu la parole avec ce paradoxe : parler, c'est vivre/parler, c'est mourir.

Elles réactualiseront la célèbre formule de T. Djaout¹ : « si tu parles tu meurs, si tu te tais tu meurs, alors parle et meurt ».

Elles s'exposent à la mort en parlant, c'est dire la solidité que devra avoir l'enveloppe du groupe.

1. Journaliste et écrivain assassiné par les terroristes.

Le groupe devra être absolument étanche et ne laisser filtrer aucune parole. De même les thérapeutes seront constamment testées pour vérifier leur capacité à garder la parole.

Tout un travail d'élaboration va se faire autour de ce sujet.

L'omerta islamiste va occuper de nombreuses séances. Au début, les participantes racontent le silence que tout le monde s'imposait, la peur qu'elles éprouvaient quand parfois la parole s'échappait ; plus tard, elles découvrent qu'il faut parler pour être entendues et qu'elles ont le droit à la parole.

Elles expliquent alors que le pays a basculé parce que les adultes ont perdu la parole et qu'ils l'ont laissée aux enfants.

Elles réalisent ensuite que les terroristes les ont étouffées, qu'en leur retirant la parole, ils ont voulu leur ôter la vie.

L'élaboration se termine par la décision de ne plus rester silencieuses, persuadées que si elles avaient parlé tout aurait changé.

Ce travail a été possible parce que les thérapeutes ont su tenir le cadre face aux différentes attaques. Le groupe testait régulièrement la solidité du cadre et des enveloppes.

Cela s'est manifesté par des absences tournantes, il en manquait souvent une, rarement la même. Il arrivait qu'elles viennent 10 minutes avant la fin de la séance où qu'elles restent dans la salle d'attente juste pour vérifier la permanence du cadre.

Ces différentes absences réactualisaient les trouées de l'enveloppe.

Notre fiabilité a également été testée par rapport au camp que nous devons choisir : la mère d'un terroriste a été vue dans la salle d'attente, vision intolérable, elles sont furieuses, nous devons nous déterminer, soigner ou les victimes ou les terroristes. Nous les avons écoutées et acceptées leur colère. Cet événement a été l'occasion d'élaborer la notion de pureté des familles que nous aborderons plus loin.

Le groupe a subi des attaques aussi bien internes qu'externes.

A l'intérieur du groupe, elles éprouvaient notre capacité à garder la parole en nous racontant des secrets à propos de l'une ou de l'autre absente ce jour là.

A l'extérieur, lorsque le maire de la commune interpella le mari d'une patiente pour lui donner l'ordre de faire taire son épouse, lui affirmant que le groupe auquel elle participait était dangereux, qu'on y parlait trop librement et assurant qu'il savait tout ce qui s'y disait. Il lui rappela que les

hommes doivent tenir les langues de leurs épouses. Nous étions rattrapées par l'omerta islamiste et la culture traditionnelle.

Cet épisode a été très éprouvant pour les thérapeutes. La parole était sortie du groupe, celui-ci pourrait-il se maintenir ?

Nous nous sommes contentées de rappeler que la règle de confidentialité devait être partagée par tout les membres du groupe, que son existence était à ce prix.

A notre grande surprise, le groupe a pu continuer avec ce simple rappel de la règle.

Malgré ces moments difficiles, le groupe a toujours fonctionné régulièrement et de manière satisfaisante.

Les participantes répétaient souvent combien il était important pour elles. C'était le seul lieu où elles se sentaient reconnues et comprises. Elles le vivaient comme une deuxième maison, l'appelant « darna » 'notre maison), au point où l'une d'elles a tenté un jour d'y introduire une amie, encore une façon de tester l'étanchéité du groupe !

Histoire d'un contenu : que se dit-il dans ce groupe ?

Je vais tenter d'en restituer la progression en suivant les séances.

D'abord, un fort sentiment d'abandon a été exprimé. Elles sont en grande détresse, elles se sentent seules, incomprises, abandonnées par la société et par l'Etat.

Elles se vivent comme exposées, nues, sans protection, livrées non seulement à elles mêmes mais à toutes les agressions possibles.

Elles se perçoivent comme perdues, sans repère, en miettes.

Elles ont l'impression que le monde a changé ou plutôt qu'elles ont perdu les codes et grilles de lecture.

Quelques séances plus tard, elles verbalisent leur culpabilité d'être en vie. Elles auraient du mourir avec leurs proches se plaignent-elles, ce qu'elles endurent est trop insupportable. Elles ont la sensation d'être suspendues au dessus de la vie, d'ailleurs.

Elles s'interdisent de ressentir les émotions, d'éprouver du plaisir, de rire. Elles sont anesthésiées. Elles remarquent qu'elles ont souvent une sensation d'irréalité; elles se sentent ni vivantes ni mortes. Elles ont peur de perdre la tête, de devenir folles, elles ne se reconnaissent plus.

Lors d'autres rencontres, elles partagent un profond sentiment d'injustice, elles veulent comprendre pourquoi on s'est attaqué à elles, à leurs familles. Qu'ont-elles fait de mal ? La question du sens, du pourquoi moi, est omniprésente. Comprendre l'origine de cette barbarie s'impose. D'où vient tout ce mal ?

Un long travail d'élaboration se fera autour du bien et du mal, du mauvais et du bon. Les terroristes sont le mal, pourtant elles les connaissent, elles les ont côtoyés, elles ont eu des rapports affectueux avec certains d'entre eux, ils n'étaient pas méchants, rien ne les distinguait du reste de la collectivité. Comment le mal s'est-il infiltré en eux ? Ils appartiennent à leur communauté, ils sont comme leurs enfants, ils font partie de leur famille, d'elles mêmes. Si le mal est en eux, c'est qu'il est aussi en elles.

Elles reconnaissent alors qu'elles ont soif de vengeance, cette idée les effraie, elles ont peur de devenir comme eux, qu'ils leur aient transmis le virus du mal, de la haine.

Ce sentiment a été insupportable et, à cette étape, l'angoisse a atteint son paroxysme. Il fallait trouver une issue : la justice est appelée au secours.

Seule la justice peut séparer le bien du mal. Elle doit donc les reconnaître en tant que victimes et signifier aux terroristes qu'ils sont du côté du mal. Elles réclament la justice comme repère fondamental, on a presque envie de dire comme repère identitaire !

L'Etat, en mettant en place la concorde civile, les a humilié et leur a dénié leur identité. Elles exigent que les terroristes soient jugés, qu'ils reconnaissent leurs torts et qu'ils demandent pardon.

Elles, pour le moment, ne peuvent pardonner ni oublier tant qu'on ne les pas reconnues comme victimes.

Pardonner, c'est trahir ceux qui sont morts. Elles ont un devoir de loyauté envers eux. Pardonner, ce serait comme effacer ce qui est arrivé, pire, ce serait cautionner !

Lors d'autres séances, elles reprochent à l'Etat de s'efforcer de faire disparaître de la mémoire collective, ce triste épisode de notre histoire. Elles, par contre, s'interdisent d'oublier. Elles sont même épouvantées à cette idée. Elles racontent les différentes stratégies qu'elles mettent en place pour faire défiler les souvenirs. Des lieux, des musiques, des gestes, des mimiques rappellent le père, le fils, la sœur...

Elles se raccrochent désespérément à ces stratagèmes. C'est par ces réminiscences qu'elles gardent le lien avec des êtres chers. Elles s'imposent un devoir de mémoire.

A chaque rencontre, elles expriment leur joie de faire partie de ce groupe, elles s'y sentent reconnues et ayant une place privilégiée.

A ce titre, elles s'autorisent à raconter leur douloureuse histoire.

Durant ces séances, l'émotion est forte, la souffrance est mise en commun. Les larmes, les sanglots, les tremblements, les frissons, les nausées, les vertiges, tout est partagé. La blessure est béante. Huit femmes regardent ensemble une plaie ouverte. Nous ressentons toutes un sentiment de profonde impuissance. C'est à ce moment qu'elles évoquent le courage des femmes et la lâcheté des hommes pendant cette période.

Elles se souviennent que face aux terroristes, les hommes les mettaient en avant, se cachant derrière elles. Elles racontent comment elles ont sauvé leurs enfants alors que leurs hommes avaient fui. Elles rapportent les nombreuses fois où elles ont bravé les interdits terroristes, risquant la mort.

Elles se revoient, au cimetière, seules, sans aucun homme auprès d'elles. Elles se rappellent leur désespoir. Il fallait, pour suivre la tradition, que des hommes enterrent les morts. Or, aucun homme ne prenait le risque d'être une cible pour les terroristes.

Elles leur en veulent à ces hommes qui font la loi et qui, non seulement, les ont abandonnées, mais, plus et encore, les ont obligées à transgresser une loi ancestrale et divine : ce sont des femmes qui ont du enterrer les morts !¹

Quel impact leur « impureté de femmes » allait avoir sur ces morts ? Ce bouleversement des valeurs sociales et spirituelles les a fortement ébranlées. Elles découvrent que les femmes sont plus fortes que les hommes, qu'elles n'ont pas peur, qu'elles affrontent courageusement le danger. Pour elles, qui ont baigné dans une culture qui glorifie la force de l'homme, c'est une découverte ! elles finissent par se dire que les hommes sont une « couverture sociale »² sous laquelle les femmes doivent s'abriter, ils ont besoin des femmes pour les pousser et leur donner du courage.

1. En islam, les femmes considérées comme impures ne doivent pas approcher le mort qui a été lavé et purifié avant d'être enseveli, elles n'assistent pas à l'inhumation

2. Le pouvoir étant détenu par les hommes, une femme sans homme est mal vue, il est nécessaire d'avoir un père, un frère, un mari pour être considéré socialement

Chaque attentat ou information concernant les événements de Kabylie, de Palestine ou d'Irak viendra réactiver les sentiments d'injustice qu'elles ressentent. Elles s'identifient systématiquement au plus faible et revivent dans leur chair la situation.

Ces différents drames les confortent dans l'idée que le droit n'existe plus et qu'il n'y a que la force qui prime.

Elles se raccrochent alors à leur foi, se rassurant avec l'idée que Dieu reconnaîtra les siens. Elles sont confiantes en la loi divine ? Dieu punira et rétablira l'ordre des choses.

Analyse du fonctionnement du groupe

Ce groupe a suivi les phases habituelles de fonctionnement.

Au début, les questions ont tourné autour de la méfiance, de l'inquiétude d'être ensemble, de qui nous sommes.

On a cherché à identifier l'autre, son village, son quartier, sa famille, ses voisins. Une fois les problèmes d'identité réglés, l'idée d'être contenues est apparue : « lemitouna »¹, nous disent-elles. Nous sommes bien ensemble, nous sommes un bon groupe. Le mauvais, c'est le groupe des terroristes qui sont à l'extérieur. Nous vivons l'illusion groupale de manière intense.

La question du bon et du mauvais est abordée par le biais de la pureté des familles, on parle de bonnes et mauvaises graines, de racines saines et pourries.

La prise de conscience que le mal est aussi en nous a été longue et difficile à « digérer ». Cette étape a provoqué de grandes angoisses et le cadre a été fortement attaqué, ce qui nous amène à penser que le transfert s'est fait sur le cadre et non sur les thérapeutes comme c'est souvent le cas dans les problématiques narcissiques.

Une fois le clivage élaboré, le groupe a traversé un grand moment de dépression. Cette phase a été nécessaire puisqu'elle a permis de travailler différemment le traumatisme : celui-ci est verbalisé avec plus de distance, il a été réélaboré et commence à être assimilable.

Puis, au détours d'une séance, apparaît la libido : l'une d'elles relate qu'elle a été abordée par un homme dans le bus. « C'est normal avec tes beaux yeux verts » dit l'une. « Tu es une femme séduisante » reprend une autre. Un grand éclat de rire est à ce moment partagé.

1. vous nous avez réunies, dans le sens de rassembler des morceaux éparpillées.

Ce rire est le signe que la vie reprenait ses droits.

Tout a été plus vite, elles ont élaboré de nouveaux liens entre elles, elle s'entraident, se soutiennent, se rendent visite, s'inquiètent les unes pour les autres. Elles ont créé de nouveaux liens à l'extérieur du groupe. Elles se sentent plus fortes et décident qu'elles ne resteront plus silencieuses.

Le groupe s'est terminé par cette réappropriation de la parole et l'entrée dans la vie.

Apport de ce groupe

Pour les patientes :

La fonction contenant du groupe avec la mise en place d'un dedans et d'un dehors a rendu possible l'aménagement d'un lieu de pensée. Il a permis de reconstruire les repères temporaux-spatiaux et de rééquilibrer la continuité entre passé, présent et avenir. Il a facilité pour chacune la reconnaissance de son propre vécu au travers de ceux exprimés par les autres. Il a aidé à la restauration narcissique et a rétabli la circulation fantasmatique.

En s'étayant sur le groupe, elles ont pu organiser de nouveaux repères et tisser de nouveaux liens.

Pour les thérapeutes :

Ce groupe a été une expérience d'une extrême richesse. Si nous sommes passées par des moments d'intenses émotions, de profondes impuissances et de fortes déprimés, nous avons connu des périodes de satisfaction et de grandes joies.

Ces femmes, admirables par leur chaleur et leur force nous ont réconciliées avec l'humain et rassurées sur ses ressources et les nôtres...

Ce groupe nous a beaucoup appris et donné.

La parole a été un enjeu. Ce n'était pas seulement un moyen de communiquer mais aussi et surtout un engagement.

Tout notre travail a été de tenir la parole, de garder la parole, de faire circuler la parole et de redonner la parole.

CONCLUSION

Nous avons expérimenté et mis en place cette technique avec beaucoup d'appréhension au départ. Nous avons pu vérifier qu'il était possible de faire un travail fructueux avec ces populations démunies et meurtries par le terrorisme.

Cette expérience a été pleine d'enseignements et nous nous apprêtons à la renouveler.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANZIEU D. *Le groupe et l'inconscient*. Dunod, ed. 1985, Paris.
- KAES R. *Le groupe et le sujet du groupe*. Dunod, ed.1993, Paris.
- FOULKES S.H. et ANTHONY E.J. *Psychothérapie de groupe, approche psychanalytique*, Editions de l'Epi, 1969, Paris.
- SCHIFFER M. « Les groupes thérapeutiques d'activité et de parole : théories principes et pratiques », *revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1987, 7-8, 109-111.
- PIGOTT C. *Introduction à la psychanalyse groupale*, édition apsygée, 1990.
- PRIVAT P. CHAPELIER J.B. « De la constitution d'un espace thérapeutique groupal », *revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1987, 7-8. 7-28
- PRIVAT P. « L'enfant, l'objet et le groupe », *revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1993, 20.51-60.

